

II. De la socialisation de l'enfant à la socialisation de l'adulte : continuité ou ruptures ?

D. Des socialisations secondaires de transformation

DOCUMENT 19 (page 17)

Merton s'interroge sur le phénomène suivant : pourquoi certains individus, dans certaines situations, se définissent-ils ou se réfèrent-ils positivement à un groupe social qui n'est pas leur groupe d'appartenance ? Les exemples abondent : les petites filles qui trouvent « cloche » de jouer à la poupée et préfèrent courir les bois avec leurs frères ; les enfants d'immigrés qui refusent leurs traditions et valorisent les attitudes de leurs copains autochtones ; les ouvriers qui suivent des cours comme des techniciens de leur entreprise ; les étudiants qui préfèrent les « petits boulots » aux cours de faculté... [...] Une esquisse de réponse est apportée par l'auteur lui-même avec la notion de socialisation anticipatrice. Il s'agit du processus par lequel un individu apprend et intériorise les valeurs d'un groupe (de référence) auquel il désire appartenir. [...] C'est

parce qu'il se compare aux membres d'un autre groupe que l'individu se sent frustré par rapport à eux et qu'il se met à vouloir leur ressembler pour, peut-être, un jour, se faire reconnaître « membre » par eux.

C. Dubar, *La Socialisation*, Armand Colin, 2013.

- Ce processus de socialisation anticipatrice peut se heurter aux « rappels à l'ordre », aux sanctions, exercés par le groupe d'appartenance. Le contact durable avec un autre groupe favorise la découverte, puis l'apprentissage, des valeurs et des normes de ce groupe. Puis, ce groupe devient le groupe de référence de l'individu, qui met alors à distance par la critique, le mépris ou la gêne, son propre groupe d'appartenance. Si les réactions des membres du groupe d'appartenance ne font pas rentrer l'individu « dans le rang », il adopte alors suffisamment les valeurs et normes du groupe de référence pour changer de comportements ; il se peut alors qu'il change de groupe d'appartenance.

- Groupe d'appartenance: dont l'individu est objectivement membre.
- Groupe de référence: auquel l'individu s'identifie, dont il emprunte les valeurs et les normes et entend adopter le style de vie.
- Le terme de socialisation anticipatrice traduit le fait que les individus peuvent apprendre les règles et normes d'un groupe auquel ils n'appartiennent pas mais qu'ils souhaiteraient intégrer.

- Pour chaque exemple cité dans le document:
 - La famille est l'un des groupes d'appartenance, le groupe des jeunes peut être un groupe d'appartenance ou, dans certains cas, de référence.
 - Normes transmises par le groupe d'appartenance pour la petite fille : jouer à la poupée, etc. Par le groupe de référence : aller courir dans les bois comme les garçons.
 - Les enfants d'immigrés ont pour groupe d'appartenance leur famille, qui leur transmet ses normes culturelles. Celles-ci sont différentes de celles de leur groupe de référence, constitué par leurs copains de classe ou pairs qui ne sont pas du même groupe d'origine.
 - Certains étudiants préfèrent aux cours les « petits boulots », qui les rapprochent du groupe de référence du monde professionnel.

DOCUMENT 20 (page 18)

Dans cet extrait de *Une femme*, Annie Ernaux, agrégée de lettres et écrivain, raconte son adolescence dans les années 1950, et son progressif éloignement de la vie de sa mère, ancienne ouvrière, qui tenait avec son mari un « bar-épicerie ».

[Ma mère] a cessé d'être mon modèle. Je suis devenue sensible à l'image féminine que je rencontrais dans *L'écho de la mode* et dont se rapprochaient les mères de mes camarades petites-bourgeoises du pensionnat : minces, discrètes, sachant cuisiner et appelant leur fille « ma chérie ». Je trouvais ma mère voyante. Je détournais les yeux quand elle débouchait une bouteille en la maintenant entre ses jambes. J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je l'avais trop admirée pour ne pas lui en vouloir, plus qu'à mon père, de ne pas pouvoir m'accompagner, de me laisser sans secours dans le monde de l'école et des amies avec salon-bibliothèque. [...] Je me suis mise à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent. Je recopiais des poèmes de Rimbaud et de Prévert, je collais des photos de James Dean sur la couverture de mes cahiers, j'écoutais *La mauvaise réputation* de Brassens, je m'ennuyais. Je vivais ma révolte adolescente sur le mode romantique comme si mes parents avaient été des bourgeois. Je m'identifiais aux artistes incompris. Pour ma mère, se révolter n'avait eu qu'une seule signification, refuser la pauvreté, et qu'une seule forme, travailler, gagner de l'argent et devenir aussi bien que les autres. D'où ce reproche amer, que je ne comprenais pas plus qu'elle ne comprenait mon attitude : « Si on t'avait fichue en usine à douze ans, tu ne serais pas comme ça. Tu ne connais pas ton bonheur. » [...] À certains moments, elle avait dans sa fille, en face d'elle, une ennemie de classe.

Annie Ernaux, *Une femme* (1987), Éd. Gallimard, 1990.



Annie Ernaux, née Annie Duchesne le 1^{er} septembre 1940 à Lillebonne (Haute-Normandie), est l'une des écrivains français les plus reconnues. Ses œuvres racontent d'abord son enfance pauvre dans une famille française durant l'après Seconde Guerre mondiale, puis ses succès scolaires et professionnels.

- Dans le milieu d'origine de la narratrice, on valorise les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent, le travail. On parle fort, de manière brusque, les pratiques sont simples, directes, sans souci des formes, des manières. Dans son groupe de référence, on valorise la discrétion, la minceur, les manières, la culture scolaire, l'art. La narratrice, issue d'un milieu populaire dépourvu de diplôme, a fait des études, elle est lycéenne, à une époque où la grande majorité des lycéens étaient des jeunes d'origine bourgeoise. De plus, elle est interne en pensionnat. Elle est donc exclusivement en contact, depuis des années, avec des camarades de classe et des professeurs d'un milieu supérieur au sien. Ce processus est douloureux : il suscite, chez la narratrice, de la culpabilité à l'égard de ses parents à qui elle doit le financement de ses études, de la souffrance en raison de l'éloignement psychologique avec sa mère, et, chez ses parents, de la colère, de la rancœur, devant ce qu'ils perçoivent comme de l'ingratitude de la part de leur fille. La narratrice est devenue la représentante d'un groupe social différent, et même opposé à celui de ses parents : elle affiche un grand mépris pour tout ce que ses parents valorisent (le travail, l'argent, le souci du qu'en dira-t-on).

CONCLUSION DU CHAPITRE

